

Jean-Paul Hiltenbrand

Pour l'amour, entre $\$$ et petit a, il n'y a guère de choix

Avant d'évoquer plus directement ce qu'il en est du registre de l'amour, je vais introduire une petite question méthodologique puisque vous vous appuyez, si j'ai bien compris, sur le séminaire «l'envers de la psychanalyse».

Je crois que les structures discursives que Lacan met en place, qu'il fait travailler dans ce séminaire et dont il décrit à la fois la teneur et le maniement, ces structures doivent être manipulées avec quelque prudence, en ceci que Lacan sans aucun doute, dans cette manipulation de lettres met à l'épreuve un certain nombre de choses qu'il avait déjà élaborées auparavant. Il semble en effet vérifier à ce moment là, la congruence de certaines formulations ou formalisations mises en place bien longtemps auparavant (cf. figure 1).

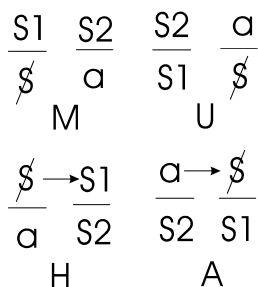


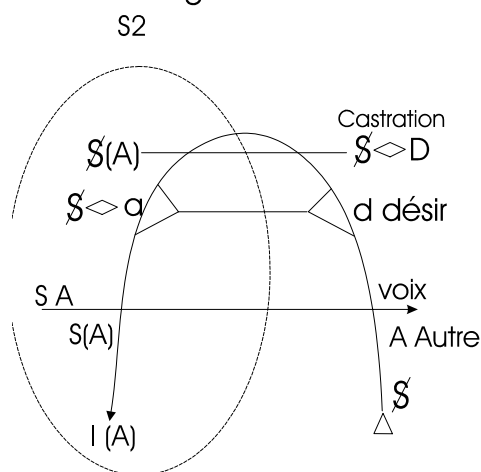
Figure 1

Ainsi par exemple S1 qui équivaut à tout son travail autour de la fonction phallique, est donc là mis à l'épreuve dans ces discours. Pour S2, c'est encore un peu plus complexe puisque à la fois il interroge S2 en tant que ce serait une dénomination de la Jouissance, et du Savoir, c'est-à-dire que le savoir serait une sorte de

dénomination de la Jouissance du Sujet. Et puis, il y a S en rapport variable avec l'objet petit a qui constitue la formule du fantasme qui dans les quatre discours comme vous avez pu l'apercevoir sur le tableau, est un algorithme tordu, travaillé donc dans ces différents discours.

J'ai également mis le graphe à côté, simplement à titre de comparaison, pour que vous aperceviez que dans le trajet d'élaboration de Lacan qui va du graphe aux quatre Discours, il y a un certain nombre de termes qui ont disparu, tout ce qui est sur votre gauche, à savoir S de grand A barré ($S\bar{A}$), en dessous le signifiant de l'Autre (SA), etc. (cf. figure 2).

Figure 2



Donc, il y a un certain nombre de termes qui ont disparu, ou alors il faut que nous supposions qu'un certain nombre d'entre eux ont été absorbés dans la nouvelle formalisation. C'est ainsi que probablement S2, lors du premier séminaire, Lacan l'avait inscrit au tableau de cette manière là : **S2 (A)**. Pour une raison que je ne connais pas, cette inscription a disparu des Editions du Seuil. C'était ce que Lacan avait mis au tableau et donc il est probable que S2 va constituer un signifiant d'une explicitation fort difficile et complexe. A vrai dire, définir ainsi

S2, c'est-à-dire ce signifiant qui désigne dans notre formalisation le Savoir, le désigne aussi comme étant proche de la Jouissance de l'Autre. Si vous regardez le graphe, dans sa partie gauche, vous vous apercevrez que effectivement, vous pouvez reporter S2 sur cette flèche verticale, c'est à dire à la fois du côté du Signifiant de l'Autre et du Signifiant du manque dans l'Autre. Comme vous pouvez le constater S2 est donc d'une exceptionnelle complexité. J'ajouterais que c'est sans doute d'une complexité inépuisable en raison du fait que nous effleurons avec S2, nous touchons là un point décisif, l'inconscient que Lacan a pu définir comme un savoir qui ne se sait pas.

Autrement dit, au lieu de vous donner un intitulé dont la rudesse se disputait avec la précipitation dans laquelle j'étais quand je fus amené à expédier ce titre, il faudrait dire plus exactement dans ce que je voudrais énoncer : «Un amour qui ne se sait pas» ou alors pour encore pasticher le titre du séminaire de Lacan : «l'insu que sait s'aile à mourre», c'est-à-dire l'insuccès d'un côté mais aussi l'insu, la dimension hautement inconsciente qui est impliquée là. Parce que toute la question de l'amour tourne autour de cette fonction du savoir, de cette fonction du savoir telle que, nous la mettons en place et non sans qu'évidemment - c'est pour ça que je l'ai évoqué toute à l'heure - non sans que cela concerne bien sûr S barré poinçon de petit a, c'est-à-dire le fantasme lui-même. C'est tout à fait évident !

Voilà donc comment j'articule la question aujourd'hui concernant l'amour, à savoir que cet amour est de l'ordre d'un savoir et comme tel, il a une multiplicité de fonctions dans le lien social, mais la première de ces fonctions qui me semble la plus essentielle, c'est que l'amour a rapport au Réel, à ce qui s'énonce comme impossible. Lacan va même un peu plus loin dans un de ses séminaires qui s'appelle «les non dupes errent», où il dit que S2, ce savoir, ce savoir qui est l'amour, c'est du Réel ! On aurait plutôt tendance à rapporter cela couramment à des formes imaginaires, et bien non ! Il a tout à fait martelé que l'amour c'est du réel ! Comme c'est du Réel, c'est à ce titre qu'est corroboré cette autre formule, que c'est un savoir qui ne se sait pas en tant qu'il est donc inconscient.

Donc Lacan situe l'amour, situe le discours amoureux, le fait de conter fleurette, le mari-vaudage, enfin tout ce que vous voudrez, par

rapport à cet inconscient, puis par rapport à ce Réel c'est-à-dire par rapport à quelque chose qui s'écrit comme savoir dans l'Autre (raison pour laquelle il avait mis au tableau cette formule S2 (A)). Cette façon de présenter les choses concernant l'amour, éclaire un point tout à fait essentiel, à savoir que sur l'amour en tant qu'affect, en tant qu'idée, en tant qu'imaginaire, vous pouvez à la limite dire tout et n'importe quoi. Les poètes ne s'en sont pas dispensés, ni même les écrivains qui ont rédigé des traités de l'amour comme ça a été le cas de Stendhal et aussi de Balzac qui a écrit un livre que je vous recommande qui s'appelle «la physiologie de l'Amour», qui est d'un humour absolument renversant ! ça éclaire peut-être pourquoi il est mort peu de temps après son mariage ! En tout cas ce type de propos, c'est sympathique et amusant, mais il n'y a aucune raison que l'on ne puisse pas dire n'importe quoi ! Mais, ce «n'importe quoi» effectivement ne va jamais toucher à la racine, à la racine du Réel, à la racine de ce qui est là comme point de savoir et qui est toujours pris dans cette interrogation. Si l'amour est interrogation depuis au moins vingt cinq siècles, depuis que nous avons des écrits conséquents, c'est parce que ça a toujours soulevé cette question, cette question sur l'origine, origine qui est précisément ce Réel Inconscient et ceci vaut autant pour les différentes formes d'amour, c'est à dire l'amour passion, l'amour estime, l'amour qui est spirituel, l'amour sexuel, l'amour physique, et évidemment pour la forme la mieux définie, la mieux cernée que nous connaissons, à savoir l'amour de Transfert. L'amour de transfert, car c'est à partir de ce point d'articulation, à partir de cette expérience que nous avons une petite idée, que nous pouvons formuler une appréciation un peu plus précise de ce qui se passe. Que se passe-t-il ? Dans l'ordinaire de la vie, ceci reste profondément voilé ! Cependant cette expérience dans la pratique de l'analyste est une expérience fort réduite, fort étroite. En effet, je ferai remarquer que lorsque dans l'analyse quelqu'un noue une relation amoureuse à l'extérieur, ce que l'on appelle un acting out, la plupart du temps, l'analyste n'a aucune idée, mais vraiment aucune idée, ni même aucune information précise sur ce qui se passe exactement à l'extérieur. Par contre, il peut dans certaines circonstances favorables déduire de quoi il s'agit, ou seulement supposer de quoi il s'agit. Je vais préciser ma pensée par une petite illustration.

Un jour arrive à sa séance une petite dame, que je suis depuis plusieurs années. Ce jour là, elle présente un torticolis, fait tout à fait exceptionnel et vient avec un rêve, un rêve dans lequel il est fait mention de sa rencontre avec un second analyste, rencontre qui provoque ses protestations : elle n'a pas besoin de deux analystes ! Dans le rêve elle ne comprend pas pourquoi ça s'impose ainsi à elle. Elle ne comprend pas non plus la raison pour laquelle elle aurait l'obligation - parce que c'est comme ça que c'était formulé dans le rêve - l'obligation de s'adresser en même temps à ce second analyste. Toujours dans le rêve, il y a un très grand embarras du fait du caractère inconcevable de cette obligation et puis le rêve s'arrête là dans la perplexité et en quelque sorte dans sa non résolution. Evidemment sur le divan on s'interroge : « qu'est-ce que ça peut bien être ? Qu'est ce que ça peut vouloir dire ? Quelle intention voilée contient ce rêve », etc. A ce moment là, la douleur du torticolis la ramène aux choses concrètes, la rappelle à l'ordre en quelque sorte et lui fait apercevoir qu'elle ne peut pas tourner la tête à droite. Or depuis quelques jours elle fait ses déplacements professionnels, elle étant au volant de la voiture, avec un Monsieur qui est assis à sa droite. Effectivement cette présence masculine est un peu trop sympathique et effectivement aussi il se pourrait bien que ça lui ait tourné la tête ! ça fait un petit moment que ça dure et elle s'interroge sur ce qu'elle veut. Le Monsieur a même fait allusion à la possibilité d'un repas au restaurant le soir : allusion ! Elle, elle ne souhaite pas une aventure sans lendemain et elle est dans l'embarras : « Ah ! Au fait l'embarras, mais c'est vrai, c'est comme dans le rêve, c'est le même embarras !!! ».

Alors quittons son propos, pour observer ceci : en même temps, qu'elle est en analyse chez moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour elle, la possibilité d'une liaison amoureuse avec cet homme a la même signification que si elle poursuivait son analyse avec un autre, c'est cela que suggère le rêve. Autrement dit, nous sommes ici devant un dédoublement de la question, qui fait problème. D'un côté cette patiente avait une relation qu'on pourrait appeler d'insatisfaction, entretenue sur l'objet de son désir, parfaitement repéré dans sa cure. Comme cet objet petit a , cet objet d'insatisfaction qui est l'enjeu de sa cure, de sa parole sur le divan au travers de sa présentification dans ses séan-

ces, elle a parfaitement repéré que c'est là l'objet perdu. Puisqu'elle a pu repérer tout cela dans sa cure, pourquoi ne pas donner existence, existence concrète à cet objet à l'occasion de cette rencontre avec ce monsieur? Mais une telle manœuvre, je vous le fais remarquer, ne permet aucunement de rendre l'objet, l'objet de son désir concret, mais ne fait que rendre concret son expérience de l'insatisfaction. Je veux dire que l'objet lui-même, il reste toujours aussi voilé, par contre c'est son insatisfaction qui devient là tout à fait manifeste et concrète.

Alors le point dont nous étions partis, à savoir que si l'analyste se fait effectivement une petite idée de ce qu'est cet objet pris dans la cure, qui est donc l'objet du fantasme ($S \diamond a$), objet du fantasme dans la séance, ce qui par contre a lieu dehors, dans cet acting-out, il n'en connaît a priori pas l'enjeu. Il se peut que ce soit rigoureusement le même objet qui soit engagé et dans la cure et dans l'acting out, mais il se peut aussi que ce soit une facette de cet objet non aperçu dans la cure, et parce que c'est non aperçu ou non pris dans la cure, ça va forcément surgir sous forme d'un acte. Ce que vous ne pouvez pas dire, si la pression de la cure est suffisamment manifeste, si cette pression s'exerce sur le sujet, ce qu'il ne va pas pouvoir dire il va être obligé de le mettre en acte. Donc ça peut être un aspect de cet objet qui n'a pas pu être énoncé, qui n'a pas pu être dit et qui va donc faire surface, faire surface dans cette expérience. En quelque sorte, cette facette de l'objet ou cet autre objet, va donc rompre la censure, lever le refoulement pour jaillir sur la scène. Ce que Freud appelait « Andere Showplatz », c'est-à-dire l'Autre scène, autrement dit c'est mise en scène. C'est tout à fait évident que dans la petite illustration que je viens de vous donner, il y a là toute une mise en scène. Cette mise en scène n'est pas du tout à prendre sur le mode parodique ou sur le mode critique mais cette mise en scène est nécessaire à cette mise en avant de cet objet.

Donc mise en scène pour rompre la censure et le refoulement, pour se faire reconnaître comme l'un des aspects essentiels du savoir, et en quelque sorte de vous annoncer, d'avertir l'oreille de l'analyste, que voilà un point de Jouissance. Alors, je reviens aux propositions initiales que c'est un savoir ne se sachant pas qui va donc s'explicitier dans cet acte. Mais comme c'est un savoir écrit dans l'Autre in-

conscient, comment est-ce qu'on pourrait l'imaginer ? ça n'a rien à voir avec la connaissance, rien à voir avec ce que vous pouvez feuilleter dans une encyclopédie, c'est un savoir qui vient simplement constituer une sorte de substitution à l'endroit du Réel, à l'endroit de la béance du sujet, là où de toute façon quand il est interpellé il ne peut pas répondre, c'est donc un savoir qui vient en quelque sorte couvrir ce trou. C'est pas un savoir futé, c'est pas un savoir malin, c'est simplement que ce savoir est constitué comme réseau d'écriture.

Donc puisque c'est un savoir qui ne se sait pas puisqu'il n'a pas de substratum au niveau de la connaissance, c'est une pure écriture que vous pouvez parfaitement imaginer comme c'est inscrit au niveau du graphe. C'est-à-dire que c'est ce qui est écrit dans l'Autre et que dès lors, nous analystes, nous pouvons éventuellement reconnaître la structure de ce savoir, structure constante au milieu de toutes les virevoltes amoureuses auxquelles un sujet donné peut se livrer. Donc, nous ne pouvons que repérer la structure, mais pas le substratum. Est-ce qu'à partir de là, nous pourrions en apprendre un peu plus et du même coup permettre dans l'analyse, à quelqu'un, de ne pas se cogner toujours dans la même vitre, puisque dans le petit exemple que je vous donne, cette affaire n'est jamais que la 5ème ou 6ème, je veux dire que c'est là un processus qui revient régulièrement malgré toute l'attention qu'on peut avoir pour ce qui s'y passe, ça reste toujours aussi obscur. Mais par contre, la permanence de la structure, celle que j'ai indiquée comme étant en quelque sorte la racine du fantasme, c'est-à-dire ce désir d'insatisfaction, celui là est permanent. Donc je pose simplement la question : est-ce que quand quelqu'un est construit sur le mode d'un désir qui doit être insatisfait, est-ce que l'analyse reviendrait juste à constater ce fait et puis, mon vieux débrouilles-toi avec ça maintenant ? Oui, hein, qu'est-ce que tu veux ? Tu es fait comme ça, on va pas tout changer ! Est-ce que nous pouvons avancer un tout petit peu vis à vis de cela ? La réponse à cette question est oui vis à vis de ce problème, néanmoins elle reste assortie d'un petit « mais » conditionnel, qui est tout à fait important. D'abord comme vous allez le constater la chose n'est pas si facile à expliciter et puis quant à la mettre en pratique alors là, la mettre en pratique dans l'analyse c'est déjà pas commode, quant à ce que ça finisse par aboutir dans la vie courante, c'est encore une autre

paire de manches ! Donc il y a là, si vous voulez, occasion à un long travail d'élaboration et de modification du statut de ce savoir, non pas dans son contenu, ce contenu de toute façon nous ne le reconnâtrons jamais, c'est cette structure qui doit changer, nous verrons comment, si je parviens à vous le montrer.

Disons pour être tout à fait honnête, qu'un certain nombre d'analyses, pour donner une proportion, encore qu'elle ne soit peut-être que mienne, on peut dire qu'une bonne moitié des analyses que nous entreprenons, s'arrêtent à peu près à ce niveau, à ce niveau de déblayage de la structure du savoir. Donc un fois qu'on a constaté que la vitre est infranchissable avec un sentiment plus ou moins accentué de renoncement, ou avec le sentiment qu'il va falloir supporter sans cesse cette insatisfaction dans les différentes figures de l'amour, à savoir que l'amour va être sans cesse connoté de cette insatisfaction, le désir par lassitude s'arrête là, s'arrête à cette borne, c'est-à-dire à la répétition indéfinie des échecs et des déceptions. En général, un certain nombre d'analyses s'arrête comme cela. Il est évident que nous ne pouvons pas, ne serait-ce que sur le plan des principes, accepter ce genre de conclusion. Si vous consultez Freud sur ce concept de la répétition, puisque c'est de cela dont je vous entretiens depuis un petit moment, vous avez la surprise de constater non pas qu'il oppose l'acte à la remémoration, ce qui en soit se conçoit aisément, mais qu'il donne tout le crédit à l'opération de remémoration parlée. Comme si pour lui il y avait là quelque espoir de résolutions de la répétition elle-même. Nous savons aujourd'hui que les vertus cathartiques de la parole ont dans l'ensemble des résultats assez limités, qu'en tout cas ils n'arrêtent pas, ils n'interrompent pas le processus de répétition, puisque ce processus a pour origine quoi ? Le Réel ! C'est lui qui va déclencher, qui va déterminer le tournage en rond du processus.

Puisque j'avais pris le parti de porter cela sur la question de l'amour, je vous fait observer que l'amour c'est toujours une rencontre nouvelle, les guirlandes de la fête ont toujours des couleurs merveilleuses et imprévues. Alors que le Savoir, le savoir qui est là latent dans cette affaire, ce savoir inconscient, qui anime le processus, reste, lui, foncièrement obtus, monotone et inamovible. Il s'entête à vouloir toujours la même chose, toujours l'unique Chose (que vous

écrivez avec un grand c, Das Ding) et si possible cette Chose qu'elle soit représentée dans le cadre fixe du fantasme auquel le sujet, a l'habitude de se référer. On peut à l'occasion être tout à fait ébloui de constater avec quelle astuce, tel ou telle, parvient à partir de situations ou de partenaires forts divers, comment tel ou telle parvient à retomber toujours dans la même assiette, c'est-à-dire à aboutir dans ce même «Heim», dans ce même domicile, c'est-à-dire là où il se sent vraiment chez lui. Tout cela en répétant toujours le même échec.

Il y a une expression française, ancienne, je ne crois pas que vous vous en serviez, qui évoque la rencontre amoureuse, et qui se dit « dompter un cœur », ça avait en particulier la faveur au XVII^{ème} et au XVIII^{ème}. C'était savoir dompter les cœurs. Cet homme savait dompter les cœurs. Ceci signifiait non pas qu'il s'agissait de domestiquer des bêtes sauvages, ni de les maîtriser ou de les asservir, mais c'était dit dans le sens de subjuguier, de ravir. Ce terme dompter est intéressant puisqu'il vient du latin « domitare » qui a donné en italien « domare » et en français médiéval « domter », « damter » sans le « p », le « p » n'étant qu'une transcription médiévale fautive. Ce qui est intéressant dans cette racine « domter », il y a la racine latine « dom » qui a donné « domus », la maison, le domicile, le domaine ; domestique, « L'ami domestique », vous savez ce que c'est qu'un ami domestique ? ça ne se dit plus ! C'était l'ami qui était le familier de la maison. Donc cette racine « dom » en latin, c'est l'équivalent en allemand de « Heim », « Heimat », « Heimlich », « Unheimlich », c'est-à-dire le lieu naturel, le lieu de domicile naturel. « Dom », je n'ai pas le temps de vous en présenter une grande excursion, mais dompter, ça désigne le S1, le signifiant Maître, comme étant en son lieu naturel, en son domicile, en sa maison. Autrement dit, « savoir dompter » un cœur, c'est donc l'association, la conjonction et l'affrontement de S1, le signifiant Maître, à S2, le Savoir, dans le but, tout simplement de réaliser le fantasme. Nous retrouvons là ramassé dans cette expression ce que vous voyez écrit au tableau sur les discours, les 4 termes et les 4 places.

Alors, mon propos n'est pas de vous parler des discours mais de vous montrer que dans tout le procès amoureux, nous retrouvons forcément ces 4 lettres écrites d'une certaine ma-

nière et que l'automatisme de répétition lui-même, n'est concevable que comme un mode de tournage en rond d'une écriture. C'est parce que l'automatisme de répétition est écriture, que la parole ne peut que tourner sans fin, sans aucunement trancher, toucher ou modifier cette écriture. Il faut bien concevoir - c'est là la limite véritable de la dimension cathartique de la parole - que cette parole n'est qu'accrochée sur l'écriture. La parole vient presque s'ajouter à cette écriture qui se passe parfaitement de paroles. D'ailleurs, c'est ce qui est tout à fait sensible dans l'acting-out que je vous ai décrit tout à l'heure, ça se passe de paroles, à la limite, elle n'aurait rien dit là dessus, c'était pareil ! C'est pas tout à fait pareil au sens du transfert, mais quant à la question du savoir, c'est rigoureusement pareil. C'est la raison pour laquelle l'entreprise freudienne au départ qui était donc la cure par la parole, était forcément vouée à l'échec. Entre Lacan et Freud, c'est pas simplement une différence d'école comme on dit, c'est une position éthique radicale vis à vis de cette possibilité ou pas d'une solution quelque part. En tout cas, si c'est simplement pour parler, pour faire des confidences, si c'est simplement pour décrire ce qui se passe dans la vie quotidienne, ça n'a pas beaucoup de portée. Ceci n'est pas du tout destiné à amoindrir la découverte freudienne, ceci signale simplement que lui-même Freud, n'ayant pas les moyens pour en résoudre les données, au niveau de la conceptualisation d'écriture, il ne pouvait pas trouver de solutions à cette affaire. Du même coup, nous pouvons en tirer cette leçon, si nous même analystes, nous restons exclusivement attachés à la conception de la parole, nous ne dépasserons pas là un instant la position freudienne, c'est-à-dire que nous resterons dans les difficultés propres à Freud, je veux dire propres aux limites momentanées de sa découverte.

C'est la raison pour laquelle je vous ai fourni cette petite illustration. Dans la situation où est cette patiente, elle a parfaitement repéré l'élément répétitif de son acte, en tant qu'il est répétition de ce qui se joue dans le transfert. Elle a donc intégré ce fait que le type de Savoir qu'elle a mis en jeu est une reduplication du transfert et c'est en ce point que se limite donc son appréciation. Comme dit Lacan, devant une telle reconnaissance, il n'y a pas moyen d'échapper à cette formule extraordinairement réduite, qu'il y a sans doute quelque chose en dessous, quelque chose d'autre. J'ajouterai qu'il

y a quelque chose dessous qui travaille, qui travaille à une certaine Jouissance puisqu'il est clair que c'est ainsi que fonctionne la répétition, à savoir que c'est du travail voué à la Jouissance.

Seulement voilà, si tout à l'heure je vous ai ramené à la notion de discours, avec ces quatre signifiants et ces quatre places et qu'ainsi nous pouvons parler déjà d'une certaine écriture, puisque c'est une écriture déjà que ces discours, c'est un mathème comme l'appelle Lacan, c'est une écriture formalisée, nous n'avons cependant pas encore dit en quoi consiste S2, ce savoir dont j'ai déclaré qu'il était lui même aussi écriture. La question que nous devons nous poser, c'est de savoir est-ce que avec S2 nous parlons encore d'écriture ou de chiffrage ? Je vous fais remarquer que le rêve de la petite dame procède dans le comptage, c'est un psychanalyste, plus un, peut-être d'autres. En tous les cas, c'est 1+1, donc une opération de chiffrage, de comptage. Or le comptage, c'est ce qui procède dans la répétition de la coche, donc du trait unaire, c'est ce qu'avance Lacan à ce sujet, que c'est du trait unaire que prend son origine tout ce qui nous intéresse comme savoir. Donc le point de départ, le point d'origine de ce savoir c'est ce trait unaire, c'est quelque chose de vide qui n'est qu'un trait, qui n'opère, qui ne fonctionne, comme le trait unaire, que par une accumulation de traits. C'est ce trait là qui est mis en jeu dans l'opération du rêve de la patiente, c'est-à-dire que ça n'a pas de sens, pas plus de sens que son transfert à l'analyste, que cette relation à côté. On verra si ça a eu un aboutissement, mais au niveau du sens même, il n'y en a aucun, au point que le rêve peut se permettre cette allusion rigolote, que ça ne fait jamais qu'un analyste plus un analyste. Ça veut dire qu'il n'y a pas là matière à spéculer grandement. Donc, la répétition de la coche, c'est de là que s'origine notre savoir, donc qui est simplement une écriture, une écriture répétitive, sérielle et que c'est dans cet ordre là, c'est-à-dire là où il y a la marque, la coche du trait unaire, que vient s'écrire petit a, comme l'objet du désir, cette lettre qui désigne l'objet et qui est ce qui découle de ce que ce savoir dans son origine se réduit à son articulation signifiante. On verra les différents sens que peut lui donner le sujet, mais ça n'a pas plus de sens à l'origine que cette coche absolument anonyme, que ce trait.

Alors tout ça peut sembler un peu abstrait mais peut s'énoncer plus simplement, en ceci que l'objet petit a, l'objet désigné par cette lettre, n'est que le répondant, le semblant de ce que le trait unaire désigne comme objet primitif perdu et qui en quelque sorte est la marque d'origine du sujet. Je vais essayer de vous décrire cela succinctement. Pour comprendre qu'il y a une marque vide à l'origine, il faut se rappeler que dans sa structure même, la demande dans son support verbal, ne parvient jamais à attraper l'objet désigné dans la demande. Autrement dit, je vais l'énoncer de façon tout à fait banale, si je vous demande d'être attentif, ça peut aussi vouloir exprimer le souhait que vous soyez distraits. Je veux dire qu'à priori je ne peux pas qualifier le sens de ma demande comme étant exactement le sens que je veux lui attribuer, que je prétends dans la conscience lui attribuer, ça peut être exactement l'inverse. L'expérience assez banale avec l'enfant qui demande ou réclame à cor et à cri un objet et puis vous le lui donnez, et ce n'est pas ça ! Tiens ! Comment ça se fait ? Dans sa structure même, la demande fait que l'objet au-delà de la demande, ne peut pas être désigné. Donc c'est forcément une coche qui va marquer l'existence du sujet comme étant une coche vide, c'est-à-dire qui est hors sens. C'est là le Réel, l'impossible à atteindre. C'est de la perception de ce Réel que le sujet va naître. Il naît en tant que sujet, c'est-à-dire en tant qu'il est déjà frappé, écorné par ce manque. L'Autre, le grand Autre symbolique est supposé par contre en regard, connaître le secret inaperçu de cette demande. C'est donc une des fonctions de la mère, elle est supposée connaître la réponse.

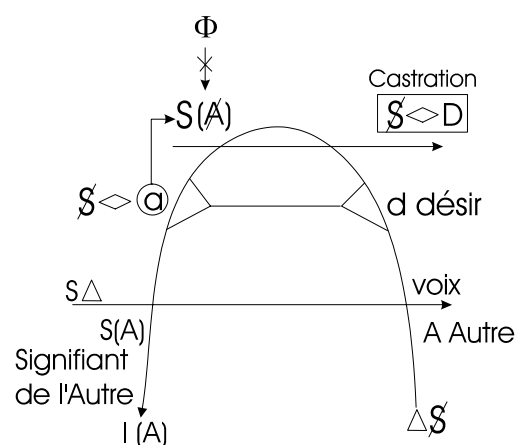
Donc d'une certaine manière, cette structure initiale qui va donc marquer le langage, qui va entraîner ce phénomène de répétition, mais qui va l'entraîner sur une marque qui n'a pas de sens, tous les sens que je vais essayer d'accumuler sur cette marque seront vains et m'obligeront à répéter sans cesse. Alors vous voyez qu'il est sensible que si tout à l'heure je suggérais que peut-être l'analyse parviendrait à déplacer cette organisation quand même fichtrement serré... Quand vous êtes à la place de l'analyste vous vous rendez compte que le patient ou la patiente n'a pas beaucoup de liberté d'action, puisque dès l'origine il a été verrouillé par ce trait, ce manque dans son langage. Donc la question de savoir si on va pouvoir déranger cette organisation pour que ce ne soit pas exclu-

sivement le lieu d'une souffrance, étant entendu que tout la description que je viens de faire et de ses modalités de structures, il est hors de propos de les bouleverser. On ne va pas rendre les patients fous ! C'est pas la solution ! On est libre quand on est fou, on n'est plus verrouillé dans ses articulations signifiantes du manque comme c'est inscrit au tableau avec le graphe et donc là vous avez enfin repris vos aises, vous pouvez dire n'importe quoi ! Donc cette liberté, c'est pas ce qu'on souhaite à nos patients. Etant entendu qu'on ne peut pas bouleverser cette structure.

Pour répondre à cela très rapidement, il faut s'interroger sur ce qu'est le symptôme. Un symptôme, c'est ce qui fait que la Jouissance, la Jouissance du petit a, de cet objet, donc, n'est pas seulement jouissance de l'oral, de l'anal, du regard, de la pulsion invoquante, mais qu'elle est également jouissance phallique. Donc si vous voulez l'objet oral prend cette propriété, prenons le sein, c'est quand même une figure assez classique et c'est ce qui fait la fortune des chirurgiens esthéticiens, c'est que le sein, il n'a pas seulement cette fonction de mamme. Dès lors, ce qui va être attribué au sein c'est cette fonction phallique. Cette superposition, c'est un exemple de la fonction d'objet a avec la Jouissance phallique, ce qui fait que certains hommes sont des fétichistes de la poitrine féminine. Donc, ce qui fait ce symptôme, c'est le fait qu'à la Jouissance de petit a, vient se collaber la Jouissance phallique et que en tant que telle, c'est elle la Jouissance phallique qui est supposée venir suppléer au manque. Alors ça c'est tout un programme, mais je vais dire simplement que sans toucher à la structure, sans toucher à l'écriture telle qu'elle se présente dans la structure, mais néanmoins cette écriture il faut la connaître, il faut l'avoir reconnue, la seule opération que nous pouvons réaliser quand il s'agit d'un symptôme de ce type là, c'est donc de disjoindre, de séparer cette fonction de l'objet petit a de sa fonction phallique, parce qu'à vrai dire, ce n'est pas seulement la fonction de l'objet petit a qui entraîne, qui engendre le processus de répétition, c'est essentiellement la fonction phallique, la Jouissance phallique qui entraîne le processus de répétition. Donc, pour en quelque sorte, atténuer ce processus de répétition il n'y a qu'une solution, c'est de séparer, de parvenir à séparer petit a de sa métonymie (c'est une longue manœuvre), puisque

petit a n'est que métonymie de Φ . Mais cela suppose aussi un temps antérieur, cela suppose que nous ayons modifié le rapport métaphorique, puisque le phallus s'inscrit dans la langue sur le registre de la métaphore. C'est ce registre de la métaphore qui vient donc suppléer au manque dans l'Autre. C'est ce phallus qui vient suppléer au manque dans l'Autre, qui détermine et enclenche le processus de répétition. Si vous supprimez ce rapport, vous avez ce petit a qui se trouve seulement engagé dans le processus (cf. figure 3).

Figure 3



C'est ce qui a fait dire à Freud, je conclus la dessus, dans « analyse finie et infinie », qu'il serait souhaitable que le ou la patiente dépasse le roc de la castration, le pénis Neid. Ça ne s'est pas vérifié pour Freud, puisque le problème n'est pas de Jouir du phallus lui même dans la clinique, le problème qui est bien plus ennuyeux, c'est que le sujet jouit de la castration. Tant que le sujet n'est pas délogé de là, de cette Jouissance de la castration, il ne va pas pouvoir non plus se défaire de la Jouissance de l'insatisfaction - puisque comme illustre fort bien cette patiente - cette insatisfaction qu'elle va rencontrer régulièrement dans ses relations masculines, je ne dis pas qu'une relation masculine n'est pas insatisfaisante, loin de là, mais que c'est le sujet qui porte l'accent la-dessus, c'est le sujet qui privilégie cette dimension. Privilégier cette dimension de l'insatisfaction, c'est privilégier cette dimension de la Jouissance de la castration et donc ça devient tout à fait insoluble. C'est la raison pour laquelle je vous dis qu'il y a moyen de sortir de ce registre de la répétition de l'insatisfaction pour autant que le sujet, lui, va pouvoir, au cours de son

travail d'analyse, renoncer non pas au phallique, mais renoncer à Jouir de cette castration. Voilà !

Il se pourrait que cela ait provoqué quelques interrogations chez vous ... Si vous en avez, n'hésitez pas.

Jacqueline Hiltenbrand : Cette façon dont tu nous dis le passage entre le phallique et l'objet petit a, cette nécessité d'effectuer une séparation, est-ce qu'on peut dire que c'est ça qui permet pour un sujet donné de passer du registre de la demande au registre du désir ?

J. P H : oui, c'est dans mes notes, mais comme j'ai abrégé, je ne l'ai jamais dit, mais je vais le répéter.

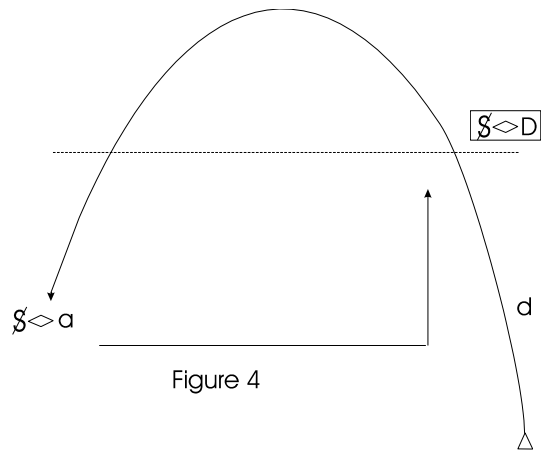
Jacqueline H : ... La jouissance de la castration est toujours dans le registre de la demande ? C'est la demande qui perpétue cette Jouissance de la castration ?

J. P H : Oui, c'est vrai. Vous vous souvenez peut-être ceux qui ont consulté les Ecrits que Lacan met la castration ici au point de $S \diamond D$ (cf. figure 3).

C'est vrai qu'il y a une solution que nous connaissons bien, je ne vais pas la décrire cliniquement, car ce serait fastidieux, mais ce sujet qui reste loti, campé, dans sa demande, et qu'il ne veut pas dépasser, c'est-à-dire que toute son existence va être vouée à demander, demander satisfaction plutôt que de chercher, plutôt que de désirer autre chose par ses propres moyens. L'intérêt de la demande c'est qu'elle fait fonctionner sans cesse l'objet oral ou l'objet anal. Alors on est dans une économie parfaitement réglée, c'est formidable, quand il y en a un qui demande, c'est tel l'objet, quand c'est l'Autre qui demande, c'est l'autre objet et on circule comme ça. C'est la raison pour laquelle dans notre clinique, celle de l'anorexie mentale, il n'est pas du tout exceptionnel que vous ayez un syndrome oral et puis en même temps un syndrome anal qui vient en quelque sorte complexifier l'anorexie. Quand à la boulimie, vous savez, qu'elle est aussi préoccupée par les deux extrémités de son tube digestif, c'est parce qu'on est là dans le registre de la demande et que selon qu'on fasse fonctionner la demande du côté du sujet ou de l'Autre et bien, c'est tel objet ou tel autre. Où en étais-je ? J'en étais à la

question du désir. Quand vous regardez le graphique : à l'origine de la demande, bien sûr il y a cette marque sur laquelle j'ai insisté, que j'ai décrite, cette marque irrécupérable qui va engendrer ceci c'est que dans son automatisme voilà comment ça marche : (Cf. Figure 4).

Dans le processus de la construction langa-



gière, ce qui vient répondre à ce qui reste voilé dans la demande, c'est-à-dire à cette coche vide, c'est ce qui est en principe dévolu à l'objet petit a dans le désir. C'est en quelque sorte un peu selon l'expression « do it yourself », faites-le vous-même, c'est-à-dire que ce que tu n'atteins pas, ce que tu ne parviens pas à atteindre par la demande et bien débrouilles-toi pour le réaliser autrement dans le champ du désir. Et c'est ce qu'on a toujours considéré comme étant une des grandes activités humaines, c'est-à-dire que toute la création humaine, vous pouvez consulter Freud dans « Malaise dans la civilisation », c'est cette perte, cette frustration initiale du côté de la demande, c'est moi qui le dit, cette perte initiale c'est ce qui va rendre l'homme industriel. Industriel c'est-à-dire qu'il va faire fonctionner son désir. Donc par le biais du désir, le sujet ne se donne pas satisfaction dans sa demande, mais il supplée à la béance provoquée par la demande.

Q : Par rapport à la position de l'analyste, est-ce que dans son désir il est passé au delà du roc de la castration, pour faire avancer les choses, est-ce qu'il ne se trouve pas pris dans une marge très étroite, à savoir que, il doit accepter d'être débordé et en même temps il ne faut pas qu'il jouisse de sa castration sans tomber dans une position perverse. Comment peut-il s'en sortir ?

J. P. H. : C'est très acrobatique ! C'est la différence entre les deux discours, à savoir que c'est dans le discours du Maître, qu'est présentifié comme agent le phallique ou son envers, la castration. Petit a comme agent dans le discours analytique, ça crée bien des ambiguïtés, bien des confusions et comme vous le dites, évident c'est aussi interprété, ou mis en pratique d'une certaine manière, une position perverse. C'est-à-dire que le discours de l'analyse est très proche des possibilités du pervers. Néanmoins il y a là une toute petite différence, elle est toute petite et pas commode à appréhender. C'est d'abord que l'analyste ne se prend pas pour l'objet petit a, aucun intérêt narcissique à se prendre pour l'objet petit a. Néanmoins c'est l'autre qui le prend, qui situe cet objet en place d'agent, c'est le ou la patiente qui lui attribue cette place d'agent. Ca veut dire que, par exemple, l'enseignement de la psychanalyse, ne pourra jamais passer par des épreuves universitaires avec sanctions de notes, de diplômes, etc. Pourquoi ? Parce que ce serait forcer le sujet dans sa subjectivité. Vous voyez que ce qui est pointé là dans le discours analytique, c'est la relation petit a --> \$ C'est la relation du fantasme (a-->\$), tout simplement la formule du fantasme à l'envers, donc vous pourriez user aisément de cette disposition pour faire ce que vous savez, ce que vous savez que vous pouvez observer dans d'autres lieux, c'est-à-dire faire tourner la machine, c'est facile, c'est commode, vous pouvez exploiter votre prochain sans grand risque, donc il y a là un risque permanent de promouvoir une action qui soit d'adhésion. Or s'il y a une chose que nous répudions fondamentalement, et ça pourrait paraître un paradoxe, à certains d'entre vous qui ne seraient pas très initiés à l'analyse, c'est que l'analyse ne suppose pas l'adhésion, contrairement à ce qu'on pense, c'est-à-dire que vous pouvez prendre en analyse quelqu'un qui est incrédule, c'est à dire qu'on n'exige pas à priori une approbation aveugle et tout ce qui se formule du côté de l'adhésion, de l'embrigadement, c'est là justement la dimension perverse du discours. La ligne du franchissement est toujours là à proximité.

Q : Est-ce que c'est la raison pour laquelle Lacan dit qu'un con si on l'analysait, on en ferait un salop ?

J. P. H. : Tout à fait ! D'un con on peut faire une canaille. Lacan avait là utilisé un autre terme, il disait « soumis à l'analyse », il est soumis à l'analyse. Pourquoi ? Parce qu'il veut gagner la bienveillance de l'Autre et que c'est ça qui donne les canailles, comme on le sait. C'est pas méchant, une canaille, c'est quelqu'un qui est soumis à l'Autre, c'est-à-dire qui est prêt à tout, à tout pour obtenir cette reconnaissance.

Q : C'est le problème de la dissolution de l'école freudienne ?

J. P. H. : C'était pas aussi simple. Vous n'avez pas connu ça ? Vous l'avez lu ! Je vais vous en dire deux mots, la plupart d'entre vous n'êtes pas informés sur ce qui s'est passé. Le problème c'est que Lacan souffrait de plus en plus physiquement depuis 78 et qu'il a paru à certains qu'il était urgent de rassembler les meilleurs élèves, meilleurs au sens de ceux qui tenaient à ce que l'enseignement de Lacan se poursuive. Comme dans l'école, c'était une vaste société de farfelus de toutes sortes et que les gens sur qui on pouvait vraiment compter dans l'école, n'étaient pas très nombreux, avant que Lacan ne passe l'arme à gauche, on a voulu dissoudre, pour reconstituer encore du temps de Lacan, l'Ecole. Comme vous le savez ça n'a pas marché comme ça. D'abord parce qu'il y avait des gens qui ont fait objection à la dissolution et puis ensuite parce qu'il y a eu la fameuse opération de Miller qui a voulu mettre la main sur l'Ecole de la Cause qui sortait de la dissolution.

Edmonde Salducci : quand il y a eu la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris, Lacan était encore en assez bonne santé, et il a été créé la Cause freudienne. Et c'est seulement après, il y a eu la lettre des 1000, il y a eu tout ce qui s'est joué à ce moment là. Après que Lacan soit parti à Caracas en Amérique Latines, quand il est revenu, il n'était plus en état de quoi que ce soit, et c'est là qu'il y a eu le coup d'état, on a dissout la Cause, et la Cause est devenue l'Ecole de la Cause.

J. P. H. : Quoi qu'il en soit, le problème n'était pas tant de la soumission que de retrouver quelques élèves, de réunir quelques élèves de Lacan disposés à poursuivre son enseignement. Et bien comme vous pouvez le vérifier maintenant quand vous faites le tour de la planète psy., il ne reste pas grand monde. Il y

avait sans doute beaucoup de gens soumis à son enseignement et qui n'ont pas eu le souci de poursuivre son œuvre, son travail, et qui n'y contribuaient pas véritablement, parce qu'il y a un temps pour lire Lacan et puis il y a un temps aussi, pour aller un peu au delà, si c'est pour simplement, éternellement ressasser les mêmes textes c'est pas la peine ! Il faut bien voir qu'il y a quantité de problèmes qui se posent dans notre pratique, dont nous n'avons même pas les instruments pour les résoudre. Donc il y a là un cheminement qu'il faut poursuivre et qui n'est pas seulement une récitation. Et alors, ce qui est tout à fait sensible, c'est qu'il y a un certain nombre de nos collègues pour qui l'enseignement de Lacan ne les concerne pas beaucoup, il suffit de lire leurs textes, et Freud c'est dépassé aussi, donc ils s'accrochent à leur propre fantaisie pour parler. Et puis, il y a là la lecture de l'École de la Cause qui est une lecture tout à fait surprenante, qui se veut orthodoxe, mais qui par son orthodoxie même, trahit carrément ce qu'il en est de la position éthique de Lacan. Parce que le problème, quand vous êtes devant un texte il y a :

Premièrement la manière de le comprendre, mais il y a aussi, deuxièmement la façon de repérer de quelle position éthique il s'ordonne.

Vous pouvez parfaitement faire comme les universitaires, citer Lacan, sans que ça engage dans quoi que ce soit votre éthique. Et la différence, c'est que nous, nous ne pouvons pas lire, ni traverser ses textes sans prendre position de façon éthique dans le texte lui-même. Donc, le problème n'est pas de savoir si quelqu'un peut parfaitement répéter Lacan, le problème c'est comme je l'évoquais là c'est celui du Savoir, j'ai pas insisté là dessus, ce Savoir est éthique lui-même, il est déjà un parti pris éthique dans la structure du sujet. Un sujet ne va pas aimer n'importe comment, il va se référer à certaines positions : «ça je peux aimer», «ça je ne peux pas aimer», ça c'est une position éthique, qu'elle soit critiquable, qu'elle soit discutable, ça c'est une autre paire de manches, mais aimer quelqu'un, aimer au sens large du terme, c'est automatiquement prendre une position éthique dans le champ du savoir.

Q : pourquoi vous dites que c'est automatique ?

J. P. H. : C'est automatique parce que vous avez dans la confrontation du Signifiant Maître avec le Signifiant S2 - Savoir, vous ne pouvez

pas les laisser comme ça, sans vous-même prendre position. C'est-à-dire que les actes de la vie, les décisions qu'on peut prendre sont automatiquement prises dans cette confrontation de ces deux signifiants. C'est ça la prise de position éthique, c'est-à-dire que vis à vis du Signifiant Maître, je vais prendre telle ou telle position, je vais par exemple chercher à me concilier le Signifiant Maître en me soumettant à l'autorité ! Bon. Vous pouvez aussi brandir l'étendard de la révolte contre ce Signifiant Maître, trouver que vraiment il est inique, ou qu'il est injuste, donc vous allez prendre là une autre position éthique, mais le Signifiant Maître ne peut pas vous laisser indifférent. Il faut automatiquement prendre position vis à vis de cela puisqu'il a une fonction d'intervenir dans notre existence, vous ne pouvez pas l'ignorer. Vous pouvez l'ignorer au sens où vous ne voulez rien en savoir, mais vous ne pouvez pas éviter d'être pris dans sa contingence.

Q. : Gérard Miller, par rapport à Jacques Alain Miller ?

J. P. H. : C'est son frère.

Bon, je vous remercie pour votre attention